zios, Mithra enfin, sont venus d'Orient. Les questions posées par l'origine iranienne de Mithra, la formation de son iconographie, la diffusion de son culte vers l'Occident, sont ici traitées dans toute leur ampleur : le développement du culte à mystères paraît avoir eu lieu, au Ier siècle avant notre ère, en dehors de l'Iran, sur les voies du monde romain à partir de la côte de Cilicie, où la flotte romaine l'avait peut-être reçu des pirates ; le groupe plastique du Tauroctone, dont le modèle est un relief attique et non, comme le voulait Cumont, une œuvre pergaménienne, s'élabore à l'époque hellénistique et s'épanouit sous l'Empire : nouvel exemple d'*interpretatio graeca* d'un dieu barbare.

Un important chapitre est consacré à la « frontalité » de ces reliefs. Un autre à la place des « éléments accessoires » : le Soleil, la Lune, les symboles divers. Des vues nouvelles sont présentées sur les personnages secondaires, dadophores ou Attis dits funéraires. La composition d'ensemble des tableaux donne lieu à un classement typologique et chronologique des stèles danubiennes aux cavaliers et des reliefs mithriaques à scènes multiples, notamment en Rhénanie. La répartition géographique des types ainsi définis étaie l'hypothèse maîtresse de ce livre : ces cultes se sont diffusés, venus d'Orient ou de Grèce, par deux voies qui évitaient Rome et le cœur de l'Italie : les ports italiens et Marseille, l'Adriatique et le Danube ou le Brenner vers le Rhin. Des comparaisons stylistiques éclairent les origines parfois lointaines du décor des arcs gallo-romains, des piliers funéraires rhénans : motifs venus de l'Orient hellénisé dans les fourgons des armées romaines. Ainsi ces sculptures populaires d'Occident, très nombreuses, souvent médiocres, parviennent à fondre en formules nouvelles l'héritage de l'imagerie hellénistique ; dernière production, en terre barbare romanisée, d'un art grec « au terme de sa course ».

L'histoire de l'art provincial romain reçoit un enrichissement de cette enquête minutieuse et fermement conduite. Il doit peu à l'Orient classique, presque tout au monde hellénistique. Localement, ces apports ont été mis en œuvre de façon originale, populaire, dynamique. Dans les limites mêmes de l'Empire romain (espace et temps), l'influence des provinces orientales sur les provinces occidentales est incontestable et plus forte, semble-t-il, que celle de l'Italie, au moins dans le domaine religieux et artistique ici étudié.

Paul-Marie DUVAL.

Archéologie.

Giancarla GIRRI, *La taberna nel quadro urbanistico e sociale di Ostia* (Università degli Studi di Milano, Istituto di archeologia, Tesi di laurea, I) : Rome, 1956, 44 pages, 7 planches.

Présentée par G. Becatti, la dissertation de Mlle Girri n'est qu'une

partie d'un travail en cours sur les boutiques de Pompéi et d'Ostie et sur la classification générale de ce genre d'établissement. L'étude typologique, étendue aux 806 boutiques connues à Ostie, permet de distinguer les installations de rez-de-chaussée, à étage, avec arrière-boutique. Les boutiques s'agrègent à tous les types d'édifices, privés et publics, même aux temples. La *domus* est moins fréquente qu'à Pompéi, l'*insula* plus développée. L'urbanisme ici tient compte des boutiques qui sont bien construites et souvent faites pour loger, en plus du magasin, l'artisan-marchand et toute sa famille, la surface moyenne étant de 37 mètres carrés. Les tentatives faites pour calculer la population d'après ces résultats, si précis soient-ils, sont toujours hasardeuses : citons sous réserve le chiffre de 8.000 habitants de ces boutiques, de 35.000 habitants pour la ville tout entière. Les planches offrent tous les plans de boutiques connues à Ostie et illustrent très utilement ce travail bien fait.

P.-M. Duval.

Pompeji. Zeugnisse griechischer Malerei, Aufnahmen von W. Dräyer, Auswahl und Einführung von K. Schefold : München, Piper, 1956, 19 planches, 15 pages de texte, 2,50 DM. (en couleurs : 3,50).

Si je dis quelques mots de ce petit volume qui me parvient à la dernière minute, et dont le sous-titre semble n'évoquer que l'art grec, c'est surtout pour signaler la jolie collection à laquelle il appartient, qui comprend en particulier, dans le domaine de l'art antique, des fascicules sur les tombeaux étrusques et sur les catacombes.

Les peintures reproduites, dont plusieurs, malgré le titre, viennent d'Herculanum, sont empruntées aux collections du Musée de Naples. Elles constituent un ensemble agréable, encore qu'elles soient choisies moins pour leur valeur intrinsèque qu'en vue de l'interprétation qu'en donne l'auteur. M. Schefold s'attache surtout dans son commentaire à y retrouver des échantillons valables des quatre styles, mais, surtout, il y cherche les indices de la romanisation de l'art grec : préférence pour certaines époques ou écoles, souci de l'encadrement et du paysage, traitement des fonds et des surfaces, mais surtout — idée nouvelle, dit M. Schefold — novation dans la couleur, qui fait apparaître l'art grec comme « urbildlich, ideel » et l'art romain comme « verklärend, ideal » (?). Je me récuse sur cette caractérisation que les échantillons présentés ici n'aident pas suffisamment à comprendre, que n'expliquent pas non plus les données fournies par *La peinture romaine* de A. Maiuri (p. 13-14), mais dont la formulation énigmatique est sans doute éclairée par l'ouvrage du même auteur publié à Bâle en 1952 : *Pompejanische Malerei, Sinn und Ideengeschichte.*

J. Marouzeau.

Placida M. Moro, *Julium Carnicum (Zuglio)* (Università degli Studi di Padova, *Pubblicazioni dell'Istituto di storia antica*, vol. II) : Roma, 1956, 270 pages, 79 fig., 8 cartes.

Sous l'impulsion bienfaisante de M. Degrassi, l'Université de Padoue poursuit ses publications d'histoire ancienne. La première avait été, on s'en souvient, l'excellent ouvrage de Fr. Sartori, intitulé *Problemi di storia costituzionale italiota* et paru en 1953. Le livre de Mlle Placida M. Moro que M. Degrassi présente lui-même au lecteur concerne une cité de l'ancienne Vénétie, Julium Carnicum, qui a perdu toute son importance avec la fin de l'Empire romain. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village de trois cents âmes, Zuglio, dont le nom cependant garde encore souvenir de son lointain passé. Et pourtant, au début de l'Empire, ç'avait été un municipe, puis une colonie qui servait de métropole au vaste territoire des *Carni*. Le travail consciencieux et méthodique de Mlle Moro vise à faire revivre le passé romain de la ville.

Une première partie, trop rapide à notre goût, traite de la géographie et de la préhistoire de la région, région montagneuse, embrassant une bonne partie des Alpes carniques. On aurait aimé un meilleur développement sur l'intéressant peuple des Vénètes que les travaux en cours de J. B. Pellegrini et surtout de Michel Lejeune éclairent à présent d'une nouvelle lumière. Région et ville étudiées tirent leur nom du peuple des *Carni*, Celtes qui vinrent s'installer dans la contrée au cours du IIIe siècle avant notre ère.

Viennent ensuite l'évocation de la destinée de la ville à l'époque romaine et la description de ses monuments. L'épigraphie de Julium Carnicum, assez riche et variée, permet de suivre son histoire et de faire connaissance avec un certain nombre de ses magistratures et de ses cultes. Fait assez rare, Zuglio présente aujourd'hui encore le plan bien dégagé de son ancien Forum, avec sa place centrale, les restes d'un grand portique, d'un temple et d'une basilique. A quelque distance, les vestiges de thermes, d'édifices publics et privés, enfin d'une basilique chrétienne datant des environs de 400 complètent le tableau curieusement vivant d'une cité antique dont tout le plan se dessine clairement à la surface du sol.

Le territoire de Julium Carnicum touchait au nord à la province du Norique, et l'auteur tente d'en retrouver les limites probables. Elle énumère les découvertes opérées dans les différents secteurs de ce territoire, étudie le réseau routier, particulièrement important du point de vue stratégique dans cette région frontière du nord-est italien, et présente une étude rapide des toponymes de la région. En appendice, nous trouvons l'historique des fouilles de Zuglio et un tableau des sources litté-

raires et épigraphiques, relatives à la cité romaine et utilisées au cours de l'ouvrage. Ce livre clair et bien illustré contribuera à notre connaissance d'un secteur peu familier de la Vénétie romaine.

Raymond Bloch.

Gino Vinicio Gentili, *Auximum (Osimo)*, Regio V : *Picenum* (vol. XV, 1re série dans la Coll. *Italia romana : municipi e colonie*) : Roma, Istituto di studi romani, 1955, 160 pages, 20 planches, 3 cartes.

La collection dans laquelle le nouveau livre de M. Gentili prend place comprend à présent une vingtaine de volumes et les publications s'y succèdent régulièrement. Osimo, petite ville des Marches, se dresse sur une colline, non loin de l'Adriatique, à 19 kilomètres au sud d'Ancône. Elle domine toute la région qui se déroule depuis la mer jusqu'aux pieds des Apennins. Il y eut là un centre picénien ; puis vint la conquête romaine, et en 157 avant J.-C. y fut fondée une *colonia civium romanorum*. Auximum se développa à l'intérieur de murs fortifiés qui lui permirent de surveiller les routes courant au voisinage de l'Adriatique. C'est le destin de cette cité que M. Gentili fait revivre dans un volume clair, précis et complet.

Une première partie est consacrée à l'histoire de la ville et de ses alentours, histoire reconstituée grâce aux textes, aux inscriptions et aux vestiges archéologiques. La région environnante est assez riche en restes d'époque paléolithique, néolithique et énéolithique. Une partie du matériel se trouve au Musée national d'Ancône. Qui voudrait prendre un premier contact avec les Antiquités des Marches devrait d'abord faire porter son attention sur ce riche musée de la province italienne dont un tableau d'ensemble est donné par Pirro Marconi et Luigi Serra dans la série des *Itinerari dei Musei e Monumenti d'Italia*. Mais l'érudit qui s'attache à la civilisation du bronze et du fer dans la région des Marches ne manque pas, pour sa part, de bons instruments de travail, puisqu'il dispose, en plus de l'indispensable *Italische Gräberkunde* de Fr. von Duhn, de la thèse de Vladimir Dimitrescu intitulée *L'età del ferro nel Piceno* (Bucarest, 1928).

L'industrie humaine de l'âge du bronze a laissé derrière elle un matériel assez divers de céramique et des ensembles très intéressants de fonds de cabanes. Il s'agit de cette civilisation dite apenninienne qui se retrouve en différents secteurs de la péninsule. La civilisation picénienne qui correspond à l'âge du fer lui succède et a laissé derrière elle, dans la région d'Osimo, de nombreux vestiges, villages de cabanes et surtout nécropoles assez vastes, en particulier celle du Monte San Pietro. Là, le *bucchero* étrusque apparaît, ainsi que la fibule à *navi-*

cella, les armes de fer qui se joignent à celles de bronze, puis les vases grecs d'importation à figures rouges.

Au début du IVe siècle avant notre ère, les Gaulois Sénons envahirent le nord du Picénum et s'arrêtèrent précisément aux environs immédiats d'Osimo. Le village gaulois de San Paolina se superposa à un habitat apenninien et de ce village dépend une nécropole datant du IVe et du IIIe siècle avant J.-C. Le matériel trouvé dans les tombes à inhumation est d'une grande richesse et présente un intérêt exceptionnel pour la connaissance de la civilisation gauloise de la région. Il comprend des vases apuliens, des bronzes étrusques, des situles, des miroirs gravés et des pièces d'orfèvrerie d'une grande habileté technique. On en trouve la description détaillée dans l'article de E. Baumgärtel, *The Gaulish necropolis of Filottrano in the Ancona Museum*, paru dans la *Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland* (nº LXVII, 1937, p. 231 sqq.). D'une autre nécropole gauloise, dite de San Filippo, le matériel (aujourd'hui également au Musée d'Ancône) est encore à peu près inédit, et l'auteur en donne une description succincte.

Au début du IIIe siècle avant J.-C., la puissance de Rome se fait sentir dans la région. Rome s'allie aux Picéniens, et la bataille de Sentinum libère en 295 le pays de la menace gauloise. Et c'est bientôt après la conquête romaine. La colonie d'Auximum ne fut cependant fondée qu'au milieu du IIe siècle avant J.-C. Les traces de la centuriation du sol sont encore reconnaissables sur le terrain. Après une longue existence, toute de calme et de prospérité, Auximum devient au VIe siècle de notre ère le théâtre de luttes acharnées entre Goths et Byzantins.

Après une étude de prosopographie ausimate, concernant les familles connues de la ville, les magistratures, les sacerdoces, la deuxième partie du livre est consacrée, comme il est de règle dans la collection, aux monuments antiques de la ville et aux œuvres d'art qui y furent découvertes, la troisième aux caractéristiques géographiques et archéologiques du territoire environnant. Il reste encore en place de fort belles parties d'un mur d'enceinte qui fut construit peu après 174 avant J.-C. Cette année-là, en effet, les censeurs romains L. Fulvius Flaccus et A. Postumius Albinus avaient mis en adjudication les travaux nécessaires à sa construction (Tite-Live, XLI, 27, 10). Ce qui reste de cette enceinte, construite en un tuf jaunâtre suivant la technique de l'*opera quadrata*, évoque les vestiges des enceintes étrusco-romaines d'époque tardive.

Le matériel archéologique, statues, bas-reliefs et inscriptions, trouvé à Osimo ou dans les parages, est rassemblé aujourd'hui dans le palais communal de la ville et constitue un ensemble intéressant. Quelques

pièces semblent d'excellente facture, en particulier une tête-portrait de vieillard (planche XIV), et l'on regrette que l'auteur n'ait pu disposer d'un nombre supérieur de reproductions pour nous faire connaître des objets de valeur, pratiquement inédits et que la seule description est impuissante à nous faire vraiment apprécier.

Le présent volume, qui se termine par la reproduction des sources historiques et épigraphiques relatives à Osimo, constitue dans l'ensemble un précieux instrument de travail, et l'on sait gré à ceux qui dirigent la série *Italia romana* de nous offrir ainsi des livres utiles et de qualité.

Raymond Bloch.

Giovanni Becatti & Filippo Magi, *Le pitture delle tombe degli Auguri e del Pulcinella* (*Monumenti della Pittura antica scoperti in Italia.* Sect. I : *La pittura etrusca. Tarquinii*, fasc. III-IV) : Roma, Libreria dello Stato, 1955, in-folio, 41 pages, 21 fig., 16 planches dont 7 en couleurs.

L'école archéologique italienne peut s'enorgueillir de voir se poursuivre l'admirable série des Monuments de la Peinture antique découverts en Italie. On connaît cette publication monumentale, qui fut lancée, bien avant la dernière guerre, par l'excellent érudit, aujourd'hui disparu, qu'était G. E. Rizzo. Elle se présente sous forme de gros fascicules in-folio, accompagnés de planches en très grand format, noires ou en couleur, qui constituent l'illustration idéale pour un texte de description et de commentaire. Un certain nombre de fascicules, concernant plusieurs ensembles de peinture étrusque et romaine, parurent avant 1939. Le présent ouvrage rouvre la série, longuement interrompue par la guerre et les difficultés qui l'ont suivie.

A la suite des deux fascicules dus à M. P. Romanelli et concernant les fresques des tombes tarquiniennes des lionnes et des vases peints (1938) et de celui que M. R. Bianchi-Bandinelli a consacré aux peintures archaïques de Chiusi (1939), il traite de documents insignes de l'art pictural archaïque de Toscane. En 1942, G. E. Rizzo avait confié à M. F. Magi, aujourd'hui conservateur des Musées du Vatican, le soin de publier les fresques de trois tombes tarquiniennes, celles dites des Augures, del Pulcinella, et Francesca Giustiniani. M. Magi, ne pouvant terminer le travail rapidement, demanda, en 1945, à G. E. Rizzo d'en confier le soin à un autre que lui-même et ce fut M. G. Becatti, aujourd'hui professeur à l'Université de Milan, qui en reçut alors la mission. Après la mort de G. E. Rizzo, l'ancien et le nouveau collaborateur s'unirent pour achever leur étude, mais celle-ci ne porta plus que sur les deux premières des trois tombes tout d'abord envisagées.

Le travail que présente aujourd'hui la *Libreria dello Stato*, avec un soin typographique et une qualité d'images qui peuvent servir de modèles, est en tous points digne de ceux qui l'avaient précédé. Chaque tombe est étudiée de façon vraiment exhaustive. En premier lieu, l'historique de la découverte est retracé et l'on nous donne, avec un soin minutieux, toutes les caractéristiques de la chambre funéraire. Puis vient la description objective et précise des éléments divers dont se compose, ici et là, la décoration peinte et celle aussi des inscriptions qui, du moins dans le cas de la tombe des Augures, désignent un certain nombre des personnages représentés. En troisième partie, vient l'interprétation des sujets figurés, avec le rappel des différentes hypothèses proposées jusqu'à ce jour et l'exposé de la solution adoptée par les auteurs. Enfin, une étude stylistique de qualité situe les fresques dans le courant de l'art archaïque étrusque et tente de leur fixer une date approximative. D'abondantes séries de notes, rassemblées en fin de chaque chapitre, constituent une bibliographie complète à ce jour. Soin et pénétration caractérisent un texte, volontairement dépouillé et d'une clarté parfaite.

Pour la première fois, une documentation photographique sans reproche, en couleur et en sépia, reproduit l'intégralité des fresques des deux tombes. Le mauvais état de certaines des parties peintes a rendu nécessaire de recourir à des dessins et des aquarelles de restitution, qui, dans le corps même du texte, éclairent plusieurs passages de la discussion. De même, les inscriptions, difficilement discernables sur les clichés, sont-elles reproduites en fac-similé. Une telle publication constituera désormais pour le chercheur la base indispensable de toute étude et de toute discussion.

On sait l'importance exceptionnelle qu'occupent, dans l'histoire de la peinture étrusque, les fresques de la tombe des Augures. Importance religieuse tout d'abord : c'est toute l'atmosphère des jeux funéraires toscans qui s'anime, en effet, à nouveau sous nos yeux. La paroi du fond est justement célèbre : sous un fronton fictif dans lequel deux félins s'attaquent à un bouquetin et symbolisent, par leurs griffes impitoyables, la prise inéluctable de la mort, deux admirables figures masculines, de part et d'autre d'une porte close, expriment la douleur en se frappant le front, et nous avons ici la représentation concrète de ce geste rituel de deuil qui se retrouve en Grèce (παίειν τὰ μέτωπα dans Denys d'Halicarnasse, X, 9) et à Rome (*frontem ferire*, Cicéron, *Ad Att.*, I, 1). Il ne s'agit pas de parents du mort, comme on pourrait le penser, mais bien de pleureurs professionnels, de *ploratores*, car l'inscription les désigne du nom de *tanasar* et une bilingue de Chiusi (*C. I. E.* 2695) établit l'équivalence *tanasa* = *histrio*.

Sur les longs côtés de la chambre funéraire se déroulent les jeux qui avaient dû se pratiquer réellement dans la campagne environnante lors de l'ensevelissement du mort, et c'est là le thème que l'on retrouve dans d'autres tombes de Tarquinia et de Chiusi, ainsi celles des Biges et du Singe. Sur la paroi de droite, qui est dans un excellent état de conservation, c'est toute une scène complexe, pleine d'animation et de vie. Deux lutteurs s'empoignent devant deux arbitres, désignés du nom de *tevarath*, sans doute l'équivalent étrusque du grec *agonothetai*. Les bâtons, dont l'un est recourbé en forme de *lituus*, que les deux hommes tiennent à la main les a fait, bien à tort, prendre pour des augures, d'où le nom traditionnel de la tombe.

C'est le moment initial de la lutte entre les deux athlètes, moment qu'évoque le vers homérique peignant l'assaut entre Ajax et Ulysse (*Il.*, XXIII, 711) :

ἀγκὰς δ' αλλήλων λαβέτην χεραὶ στιβαρῇσιν.

Le dernier personnage du panneau constitue, par contre, un cas exceptionnel qui n'apparaît dans aucun texte ni sur aucun autre monument figuré que ces fresques et celles de la tombe del Pulcinella. Un personnage masqué portant sur sa tête un chapeau conique et se trouvant désigné du nom de *Phersu* lance un molosse, qu'il tient par une longue laisse, contre un homme à demi nu qui, la tête encapuchonnée, tente en vain de se défendre grâce à une massue noueuse qu'il tient à la main. Phersu, c'est l'homme masqué et le latin *persona* qui, avant de désigner le caractère, la personne, signifiait le masque de théâtre est, en toute vraisemblance, un emprunt fait à l'étrusque. On a discuté par ailleurs sur le rapport qui unit l'étrusque phersu et le grec πρόσωπον (dont le développement sémantique a été parallèle à celui du latin *persona*), mais ce rapport est difficile à déterminer. Devant cette scène cruelle, on a tout naturellement pensé se trouver en présence du prototype lointain des jeux romains de gladiateurs dont l'origine étrusque et funéraire est probable.

La paroi gauche présente à nouveau un homme masqué, un *phersu*, mais celui-ci a un costume différent du premier et il faut, selon les auteurs, écarter l'hypothèse, souvent avancée cependant, selon laquelle il s'agirait encore du personnage représenté sur la paroi opposée. Ce *phersu* est saisi dans une course, semble-t-il, qui l'oppose peut-être à un athlète dont la figure a disparu à demi de l'autre côté de la même frise. Car tout le panneau de gauche est fort détérioré comme aussi les peintures qui encadrent la porte d'entrée de la tombe et qui représentent peut-être deux athlètes en train de s'affronter en tirant, en sens inverse, sur une corde. Nous connaissons plusieurs termes grecs qui désignent ce

jeu de la corde : διελκυστίνδα, ἑλκυστίνδα, σκαπέρδα (Pollux, 112 et 116).

L'analyse stylistique permet de mettre en lumière les rares qualités de composition dont le peintre de la tombe des Augures a fait montre. Les lignes de contour des personnages et les arbustes qui les séparent se répondent harmonieusement. On retrouve, en plusieurs parties de ces fresques, le dessin incisé par lequel l'artiste avait tracé une esquisse préalable, et il est très instructif de comparer l'ébauche initiale, tracée à la pointe sur l'enduit frais, et la peinture finale, qui modifie et améliore le premier jet de l'inspiration. Il y a là, pour la connaissance de la technique et du métier du créateur, des indications extrêmement précieuses.

L'étude serrée de MM. Becatti et Magi fait ressortir les rares qualités de ce maître de la peinture étrusque : qualités d'équilibre, de composition, de rythme, de couleur et de vie. Toutes les scènes respirent un rare dynamisme, celle surtout où Phersu lance son chien sur son adversaire, et l'empoignade des lutteurs aux corps musculeux et massifs. Il n'y a rien de mécanique dans un art où tout est, au contraire, fraîcheur et spontanéité. L'influence grecque, comme dans toute la peinture étrusque archaïque, est parfaitement discernable, et sans doute les figures les plus voisines stylistiquement des nôtres apparaissent-elles dans les scènes savoureuses qui ornent les hydries ioniennes de Caeré. Cependant, dans cet ensemble de fresques, l'esprit n'est pas grec, mais bien italiote et étrusque, et il serait hors de propos de supposer un instant — comme on l'a fait pour d'autres tombes — qu'une main grecque ait pu être à l'origine de telles compositions.

Traduisant une verve puissante et expressive, les peintures de la tombe des Augures se placent au tout premier rang de la peinture tarquinienne archaïque et font douter de la justesse de certains jugements sévères que d'excellents érudits ont porté sur les qualités propres de cet art (ainsi M. A. Rumpf dans son compte rendu critique du livre de M. M. Pallottino sur la *Peinture étrusque*, compte rendu paru dans l'*American Journal of Archaeology*, LX, n° 1, janvier 1956, p. 74 sqq.). La datation précise des fresques des Augures est difficile. Elles s'insèrent entre les fresques de la tombe des Taureaux (— 550) et celle de la tombe des Biges (— 500), mais sont plus proches des premières et remontent sans doute aux années — 540-530.

La tombe del Pulcinella, située à moins de 400 mètres de la précédente, est malheureusement dans un triste état de conservation, et l'ampleur des lacunes rend malaisée une reconstitution d'ensemble. Il est parfaitement naturel de l'avoir associée à la tombe des Augures en raison du seul personnage qui y soit relativement bien conservé et qui, sur la paroi de gauche de la chambre, ressemble étrangement aux deux

figures masquées que nous venons de décrire. Il s'agit encore une fois d'un homme dont le visage est caché par un masque à longue barbe noire. Il porte une coiffure rouge et une sorte de gilet à damier noir et blanc. Il avance d'un pas rythmé. On lui a donné le nom, peu respectueux, de Polichinelle, d'où le nom même de la tombe. Mais c'est bien plutôt au vêtement d'Arlequin que son curieux gilet à carreaux fait songer. Ce nouveau *Phersu* participe lui aussi à des jeux funéraires qui se déroulent tout autour de la tombe et font intervenir les figures, malheureusement presque indiscernables, d'agonothètes et d'athlètes, de cavaliers aux boucliers ronds et de danseurs. La paroi la plus curieuse est celle du fond, car, en dessous d'un couple affronté de félins, la partie centrale du panneau est occupée par une grande lyre vers laquelle un jeune homme, sans doute un pleureur, s'approche en se frappant le front. Le sens de cette lyre n'est pas clair, peut-être évoque-t-elle la musique qui accompagnait les jeux funèbres, peut-être aussi fait-elle allusion à un talent musical du défunt.

Quoi qu'il en soit, la composition de ce panneau est fort libre et ne recherche pas la symétrie à laquelle les autres tombes nous avaient habitués. Liberté de composition, facilité du dessin, vivacité chromatique, tels sont les caractères essentiels de ces fresques, qui sont stylistiquement proches de celles, très mal en point elles aussi, de la tombe des Bacchants. Dix ans environ les séparent des peintures de la tombe des Augures et les auteurs proposent pour elles la date approximative de 530-520.

Raymond Bloch.

Raymond Lantier, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, par Émile Espérandieu, suite publiée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XIV, *Suppléments (suite)* : Paris, Presses Universitaires, 1955, 104 p., 105 pl.

Unique en son genre, le *Recueil* d'Espérandieu, commencé en 1907 et continué par M. Lantier depuis le tome XII (1947), fait grand honneur à ses auteurs et à l'Institut de France. On sait que le plan de l'ouvrage est, en gros, celui du *C. I. L.* Ce nouveau volume contient la suite des suppléments de Lyonnaise, de Belgique et des Germanies (y compris celle d'outre-Rhin, qu'Espérandieu avait traitée en un volume hors série : *Recueil... de la Germanie romaine*, Paris-Bruxelles, Van Oest, 1931). On trouvera également ici les sculptures attribuées à l'époque préromaine : c'est donc un *Corpus* de la plastique gauloise et gallo-romaine (sans les statuettes) que nous offre maintenant cette publication, dont les planches phototypiques, réunies à la suite du texte, sont de belle qualité. — Sur les 290 notices nouvelles (nos 8307

à 8397), la Lyonnaise en compte 41, la Belgique 117, la Germanie supérieure 68, la Germanie inférieure 41, la Germanie romaine une vingtaine. La part des œuvres conservées dans les musées étrangers est donc importante : l'entreprise garde le caractère de coopération internationale que lui avait donné son fondateur. La multiplication des *Suppléments* (M. Lantier annonce le tome XV, suppléments aux tomes XII, XIII et XIV) rendra bientôt indispensable une table de concordance des provenances : les *Additions et corrections* qui terminent le présent volume portent sur les tomes I à XIII et, sur la *Germanie romaine*, les pl. 100 à 105 apportent de meilleures photographies d'une douzaine de sculptures déjà publiées. Une table des concordances avec le *C. I. L.* pour les pierres inscrites serait également la bienvenue.

Les notices nouvelles, les *Additions*, contiennent de nombreuses indications de datation, qui prouvent combien l'étude de la sculpture provinciale a gagné en précision depuis un demi-siècle : progrès auxquels la publication du présent recueil a puissamment contribué. — Les centres les mieux représentés ici sont Bavai, Buzenol (Luxembourg), Trèves, Besançon, Nyon et Avenches (Suisse), et la vallée du Rhin. Quelques pièces maîtresses : déesse-mère de Saint-Aubin-sur-Mer, proues de navires de Paris, dieu accroupi de Bouray, buste en cristal de Faustine (Bavai?), Apollon et Sirona (?) de Hochscheid (Allemagne), triade masculine de Toul, Hermès bicéphale de Nyon, buste en or de Marc-Aurèle et masque en bronze doré de jeune Gaulois d'Avenches, stèle aux gladiateurs de Cologne. — Il est regrettable que la figure 8336 ait été tronquée à la mise en pages ; le titre « II. Germanie supérieure » manque p. 62. — On aurait pu republier dans ce volume le beau masque d'homme en tôle de bronze du Musée de Chartres.

Paul-Marie DUVAL.

Chevalier Philippe DE SCHAETZEN, *Index des terminaisons des marques de potiers gallo-romains sur terra sigillata.* Bruxelles, « Latomus », Revue d'études latines, 1956, 79 pages (Coll. Latomus, vol. XXIV).

On sait les difficultés, trop souvent rencontrées dans les déchiffrements des marques de potiers, estampilles mal venues par malfaçon ou usure du moule, et il arrive, malgré l'aide apportée par le précieux *Index* de Félix Oswald, d'abandonner une lecture trop incertaine, voire d'émettre les plus fantaisistes essais d'interprétation.

Ayant réuni dans les fouilles de Tongres un très important ensemble de ces estampilles sur *terra sigilatta*, M. Ph. de Schaetzen avait été amené à dresser sur fiches un répertoire des terminaisons de ces mêmes marques. Les résultats de ce labeur furent très encourageants : bon nombre de ces documents purent être lus ou complétés. La publication

de ce fichier met donc aux mains des chercheurs un très utile instrument de travail.

La liste ainsi présentée comprend tous les nominatifs des noms de potiers et toutes les terminaisons, données dans l'*Index* de F. Oswald, difficilement identifiables au moyen de ces nominatifs. Des remarques préliminaires expliquent le maniement du répertoire : utilisation d'une ou plusieurs lettres pour d'autres ; élisions ; terminaisons en *vs*, *ivs*, *nvs*. A la fin, figurent les noms de potiers ayant travaillé en association, ceux utilisant le mot gaulois *avotis* pour le mot latin *officina*, ainsi que les estampilles comportant des symboles divers.

On ne doute pas que ce répertoire sera souvent et avec profit consulté. L'auteur aurait rendu encore un autre service, s'il avait indiqué, ne fût-ce que par un sigle ou une abréviation, le centre de fabrication d'où proviennent ces marques.

Raymond LANTIER.

Gisela RICHTER, *Metropolitan Museum of Art, New-York. Catalogue of engraved Gems, Greek, Etruscan and Roman* : Roma, « Erma », 1956, in-4°, XLII-143 pages, LXXV planches.

Cet important ouvrage vient prendre place à côté des catalogues de la Bibliothèque nationale de Paris, de Berlin, de Londres, et rendra plus facile l'étude de la glyptique qui est devenue une branche très vaste de l'archéologie. Dans la présente Revue, je ne chercherai pas à passer en revue les 658 numéros qui ont été décrits au cours de ce précieux ouvrage, et je laisserai de côté les pierres des séries gréco-phénicienne, grecque-archaïque, grecque, gréco-perse, hellénistique, pour ne signaler que des exemples des séries étrusque, italique et romaine. Évidemment, le dé part entre ces diverses séries est souvent malaisé et le devient même encore davantage si, en suivant l'auteur, on accepte le classement de portraits grecs sur des intailles romaines. La question des portraits reste toujours difficile à préciser sauf en certains cas, comme celui du numéro 479, où j'accepte volontiers de voir la ressemblance du buste avec celui d'Antonia, qui se voit sur les monnaies, ressemblance que Miss Richter propose avec quelque réserve.

Il est certain que diverses effigies présentent des physionomies très typiques, qui doivent répondre plus ou moins complètement à la réalité. La certitude ne peut évidemment pas être atteinte ; il faut se contenter de probabilités.

On aimerait connaître aussi les raisons qui ont déterminé les possesseurs de ces petits monuments à choisir les types de ces joyaux, par exemple la tortue du numéro 540. Est-ce une raison de relation commerciale avec l'île d'Egine? Il y eut sûrement des raisons de ce genre dans

le choix des types ; mais nous ne pouvons que faire des hypothèses.

La série des grylles, aux types de figures humaines combinées avec des animaux, demeure un peu à part, et l'explication par le sens magique reste la meilleure.

Dans la plupart des cas, l'auteur s'est abstenu de proposer une date, et je suis persuadé que c'est une résolution très prudente, pour de multiples raisons, dont le jeu des influences artistiques pourrait être la principale. D'ailleurs, la glyptique est soumise à des questions de technique qui la contraignent à des servitudes où l'art est plus ou moins prisonnier de la matière dont la souplesse est médiocre. La série des camées romains est remarquable à la fois par les sujets et les qualités artistiques (satyres et ménades, chars de divinités, Hercule, triomphe d'empereur).

Dans cette série, comme pour les intailles, la critique pourrait s'exercer et formuler parfois des réserves sur l'âge réel des monuments (par exemple, à propos du n° 637, Hercule et Cerbère). Furtwängler ne s'était pas interdit d'exprimer sa prudence. Il faut d'ailleurs reconnaître l'extrême difficulté de questions où l'examen visuel même ne fournirait pas de solution certaine.

Ces quelques réserves ne diminuent pas la valeur de l'ouvrage, qui rendra les plus grands services à ceux qui étudient la glyptique en particulier et l'archéologie en général.

Adrien BLANCHET.

J. MAZARD, *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque* (Publications du Gouvernement général de l'Algérie) : Paris, 1956, 231 pages et 30 pages de planches.

C'est le roi Christian VIII, qui, dès 1843, pensa à faire connaître au monde savant les riches séries monétaires de l'Afrique du Nord qui avaient enrichi le Cabinet de Copenhague. Falbe et Lindberg, trop vite disparus, laissèrent la tâche à Ludwig Müller, qui, de 1860 à 1862, a publié le tome III, consacré à la Zeugitane, à la Numidie et à la Maurétanie. C'était la partie qui intéressait spécialement la France ; c'est encore celle qui retient l'attention du monde entier.

On comprend dès lors que M. Jean Mazard, que le monde savant avait déjà remarqué, pour plusieurs travaux antérieurs, relatifs à la numismatique, ait voulu combler la lacune qui existait pour la numismatique antique de l'Afrique.

Certes, plusieurs Français, depuis Duchalais, Ernest Babelon, puis son fils Jean, etc., ont touché au sujet, sans parler de Louis Charrier, qui essaya de donner un ouvrage plus complet. Mais on fut déçu.

M. Mazard entreprit l'œuvre avec méthode et, se familiarisant

d'abord avec l'écriture punique souvent énigmatique, est arrivé à étudier de près les types monétaires, et en particulier les portraits, qui lui ont fourni des remarques utiles sur les souverains de cette région, le royaume des Massyles, où se détache Vermina (vers 192 av. J.-C.). Le royaume des Massyles de l'Est, avec Masinissa, Micipsa, Adherbal, offre des bustes et des types intéressants (têtes, éléphant, cheval, types variés) ; de Jugurtha et Hiempsal II. On remarquera aussi des figures de palais ou temples.

Le royaume des Massyles de l'Ouest (104 à 40 av. J.-C.) nous présente plusieurs souverains ; la Maurétanie donne Bocchus le Jeune, qui laisse ses États au peuple romain (33 av. J.-C.). On arrive à l'importante série monétaire de Juba II, dont les types sont plus variés et où l'influence de l'Égypte se fait sentir : c'était la patrie de Cléopâtre, femme de ce souverain. Puis on eut la riche série de Ptolémée, fils du couple précité.

On attribue aussi quelques rares monnaies à des villes autonomes dont Hippone, Macomada, Cirta, Rusicade, et Icosim, Iol-Cæsarea, Gunugu, Lixus, exigeraient de longs détails.

L'auteur a consacré un chapitre aux monnaies coloniales supposées de Babba et de Banasa, mais il sait que la question est renouvelée.

On doit à M. Mazard une réelle gratitude pour son précieux et utile travail.

Adrien BLANCHET.

Guido ZANNIER, *Ensayo paleografico sobre las abreviaturas latinas de la edad romana* : Montevideo, Facultad de Humanidades, Instituto de Filologia, 1955, 57 pages.

L'essai de M. Zannier est un exposé consciencieux sur les « Litterae singulares », les « notae tironianae », les « notae juris », les « nomina sacra », comme en offrent la plupart des manuels de paléographie. L'exposé est surtout descriptif, très peu historique. Malheureusement, l'auteur ne semble pas avoir eu à sa disposition une bibliothèque bien achalandée : il ne connaît pas d'ouvrage postérieur à 1920 ; il ne cite, en particulier, aucun des travaux de Mentz, notamment *Die Tironischen Noten*, 1942, et *Geschichte der Kurzschrift*, 1949, qui sont, cependant, les ouvrages classiques sur la question.

R. MARICHAL.

Droit romain.

D. DAUBE, *Forms of roman legislation* : Oxford, Clarendon Press, 1956, 111 pages.

Je tiens à signaler aux latinistes cet ouvrage dû à l'éminent professeur de droit romain d'Oxford. Il s'agit, en effet, de problèmes qui touchent